

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

LE RÉSULTAT DE LA GRÈVE?

LE FIASCO DES CHEMINOTS

RELENTS DE COUP D'ÉTAT



LE BILAN DE LA GRÈVE

Cré pétard, j'ai tant et tant à jaspiner sur la tentative de Grève Générale que je ne sais quasiment pas par quel bout commencer.

Et d'abord : est-ce un échec ou une victoire ?

C'est l'interrogation qui va venir au cabinet de chacun, — aussi faut-il la tirer au clair illico.

Certes, ce serait s'illusionner bougrement que de tenir pour un mirobolant succès cette Grève Générale, — qui n'a d'ailleurs été que partiellement Générale.

Ah, foutre, si elle eut donné tout ce que les impatientes attendaient d'elle, c'eût été rupinskoff! L'émancipation complète, l'é-

chenillage radical de la vermine sociale, le récurage à fond du vieux monde....

Ah oui, c'eût été chouette!

Mais la partie est remise.

N'importe, tel quel, le mouvement qui s'est produit, malgré les déceptions, malgré la mistouffe endurée, est quand même une victoire.

Un triomphe davantage moral que matériel, — mais un triomphe !

Au rebours des grèves partielles où la défaite est le lot presque inéluctable du peuple, il s'est produit — sous la pression féconde de l'idée de Grève Générale — un tel bouillonnement, une si gigantesque effervescence qu'on peut dire que les prolétaires ont plus que couché sur leurs positions :

Ils ont fait une brèche aux remparts du Capitalisme !

Au point de vue matériel, les résultats ne sont pas époilants, — tout de même, ils sont à indiquer :

Dans les chantiers de la Ville les prix de série sont payés et la garce de signature est abolie. Il en est de même dans d'autres chantiers, — malheureusement pas partout !

Seulement, je le répète : s'il n'y avait que cette victoire mesquine, ce ne serait pas fameux.

C'est la première fois qu'on a vu le Conseil municipal de Paris se décarcasser si ar-

demment : il a délibéré à la vapeur, il a décidé électriquement et il a exigé la rapide exécution de ses décisions.

Pourquoi ? Parce que l'effervescence des turbineurs l'a ahuri et influencé. Il a été tout épaté de voir éclore et grandir un mouvement qu'il n'avait pas prévu et sur lequel il était sans influence.

L'inconnu l'a effaré, — tellement effaré qu'au lieu de traiter le mouvement par l'indifférence il a essayé de donner, — selon son pouvoir, — satisfaction aux exigences des grévistes.

Ce qui prouve l'exactitude de ce que j'ai seriné tant de fois : avec les grosses légumes il ne faut pas mendigotter humblement mais se mettre en mesure d'agir.

Y a rien de tel pour obtenir quelque chose !

D'autres grèves se sont produites, — exemple celle des Omnibus en 1896, — et le Conseil municipal (malgré qu'il prétende vouloir crever le monopole de la Compagnie) ne fit rien, simplement parce que cette grève était un mouvement sans conséquences fâcheuses... sauf pour les grévistes.

Cette fois, les « élus » de Paris ont eu le trac du peuple soulevé, — et cela seul leur a donné le nerf de l'action.

Les maigres résultats de la Grève ont tenu à cela : que les prolétaires n'ont pas été chialeurs et mendigoteurs et que, dès le

premier jour, ils se sont montrés pleins d'audace.

—o—

Mais, fichtre, si, au point de vue matériel les résultats ont été maigres, c'est une autre paire de manches au point de vue moral et intellectuel.

Quel saut, nom de dieu!

La Grève Générale a fait un tron dans les caboches les plus réfractaires et y a posé sa graine, qui germeront et donnera de belles gerbes.

Ils étaient nombreux les camaros qui hochaient la tête quand on jaspait de Grève Générale; ils prenaient cette idoche pour de la couille en bâtons et ne pouvaient pas supposer qu'elle eut en elle une si énorme puissance de répercussion.

Ils sont d'ailleurs excusables d'avoir été sceptiques puisque, ceux qui en pinçaient le plus pour la Grève Générale, — bibi et bien d'autres! — ont été épatés par l'imprévu du mouvement, par l'extension qu'il a prise et par l'ardeur superbe qui a soulevé toutes les corporations.

On avait bien semé l'idée de Grève Générale, — on l'avait semé tant et plus, nom de dieu!

Quoique ça, les plus emballés sur cette idoche ont été surpris des fruits donnés par dix ans de propagande. Car, mille marmites, il n'y a guère qu'une dizaine d'années qu'on en cause, — ne perdons pas ça de vue, cré pétard!

Dix ans!... C'est mince dans la vie d'un peuple. Et, quand dans dix ans on arrive à ce qu'on a vu, — que n'y a-t-il pas à espérer!

Cela même devrait donner du courage aux bons bougres qui se lamentent de l'avachissement des temps présents. Dans leurs heures de défaillance qu'ils se souviennent que le soulèvement de Paris de ces dernières semaines est dû à dix ans de propagande... pas plus!

Mon affirmation n'est pas en plein exacte: dans un grabuge pareil il entre un tas de considérations à côté, de motifs variés de mécontentement qui poussent à la roue.

C'est sûr! Mais, en ne tenant compte que de l'idée dominante, — ce qui est d'autant plus normal que c'est d'elle qu'on attend la solution, — on peut affirmer que le chabonais galbeux qui vient de nous prouver que le populo a toujours du poil au ventre est la résultante de seulement dix ans de propagande.

Et encore, dans cette période de dix ans, la propagande n'a pas eu toute l'ampleur désirable puisque, en dehors d'une partie des anarchos (qui sont les parrains de l'idée) des allemanistes et des camaros des corporations, nul n'en pinçait pour la Grève Générale.

Les socialos politicards moins que n'importe qui!

Dam, ces bougres-là ne sont pas des cruches et ils avaient flairé l'allure du mouvement: ils avaient compris que le jour où l'idée de Grève Générale sortirait du domaine cérébral et entrerait en action, leur règne serait fini.

Et ça n'a pas manqué!

Les politiciens socialos — tant les conseillers cipaux que les députés et que les candidats — ont été tenus à l'écart des réunions de grévistes: ils auraient eu la gale ou la peste noire qu'on ne se serait pas méfié d'eux avec plus d'entrain.

De fait, ils ont la pire des lèpres: la lèpre électorale!

Au surplus, les types ont été tellement désorientés par la spontanéité du mouvement qu'ils ne savaient sur quel pied danser. Ils groumaient en dedans, nom de dieu! Pensez donc: les pros sortaient de l'alignement prévu par leurs théories poussives.

La PETITE RÉPUBLIQUE faisait une gueule, mince de bobine! Son rôle s'est limité à faire des souscriptions — c'est quelque chose, mais c'est insuffisant.

Ce que je dis de la PETITE RÉP est encore plus exact pour les autres quotidiens: ils ont été de glace pour la Grève!

S'ils n'ont pas été contre... c'est tout juste! Le grabuge dépassait tellement leurs finasseries et leurs mics macs politicards qu'ils étaient aussi embarrassés qu'un éléphant qui a trouvé une décoration.

Les politicards sont finis, vidés en plein! Désormais, ils pourront avoir des succès électoraux — et ils en auront — mais pour ce qui est des sympathies des bons bougres, des gas des corporations, ils peuvent se fouiller.

L'heure vient où le populo en pince pour opérer lui-même, sans directeurs de conscience, sans meneurs d'aucune sorte.

Et ce n'est foutre pas du luxe!

—o—

Y a pas que les socialos à la manque qu'on a vu à l'œuvre,

Y a aussi les liguards des Droits de l'Homme — et on s'est facilement convaincu que ces cocos-là n'ont rien dans le ventre.

Depuis des mois, la Ligue des Droits de l'Homme n'a pas été chiche de jérémiades sur la « Justice », les « grands principes de 89 » et autres fariboles amorçantes.

On pouvait donc supposer que, si tardigrades qu'ils soient, ils auraient au moins le flair de protester contre la chiee d'illégalités et de crapuleries perpétrées par la gouvernance contre les grévistes.

C'était la moindre des choses! Ayant fait appel au populo pour défendre un des leurs, il était tout naturel qu'ils rendent la monnaie de la pièce et que, le cas échéant, ils mettent leur grain de sel en faveur des turbineurs.

Et puis, ne se sont-ils pas bombardés les Don Quichottes des « Droits de l'Homme »?

Je t'en fous!

Exploiteurs ils sont et exploiteurs ils resteront: la solidarité leur est inconnue! Ils veulent bien qu'on leur donne un coup de collier, mais pour faire pareil, macache, ils se dérobent!

Ils n'ont pas pipé mot contre les brutalités de la flicaille,

Ils n'ont pas gueulé contre la mobilisation des troupes et la mise de Paris en état de siège,

Ils n'ont pas ouvert le bec contre les perquisitions arbitraires au Syndicat des prolos du chemin de fer et contre le barbotage de la correspondance.

Trarieux, le grand pondeur de babillards manquait-il donc de papier et d'encre? Etait-il constipé?

Ou bien, son « âme » s'est-elle trouvée tellement attristée qu'elle s'est évanouie au fond d'une vieille chaussette?

Il faudrait savoir!

Il avait pourtant matière à expectorer une de ces longues et filandreuses habillards dont il nous a servi une kilométrique collection.

On est donc fixés! Il n'y a plus qu'à modifier légèrement l'étiquette de la Ligue pour qu'elle soit exacte: Appelons-là la « Ligue des droits des Richards » et que ce soit fini.

—o—

Ce que j'en dis n'est pas pour récriminer — ce n'est qu'une simple constatation.

Les bourgeois ne se dégraisseront jamais — ça met davantage le populo à ses aises: il n'a pas de reconnaissance à avoir.

Et c'est tant mieux car, la « reconnaissance » que le populo devait cultiver en faveur de prétendus amis l'a jusqu'ici conduit à être leurs dupes.

Désormais, y a plus ça à craindre!

D'un autre côté, en compensation de l'élimination des politicards socialos, le dernier mouvement aura eu l'avantage de faire la cohésion de tous les éléments qui, sans arrière-pensée ambitieuse, marchent carrément pour la Sociale.

Puis encore, ça a redonné au populo la conscience de sa force dont il avait perdu la notion depuis l'écrabouillage de la Commune.

L'essai de Grève générale aura été une riche expérience: nul ne savait la puissance d'entraînement de cette idée; il fallait en tâter, pour se rendre compte de tout ce qu'on peut en attendre.

L'élan de solidarité a été mirifique!

Et, quoique le mouvement n'ait pas apporté d'immédiates satisfactions pour tous les bons bougres qui ont marché, personne n'est découragé.

Bien au contraire, nom de dieu!

Il reste dans les coeurs un riche ferment de révolte et, un de ces quatre matins, quand la clameur de Grève Générale retentira à nouveau ce sera une poussée farouche.

Les hésitations et les tâtonnements qui, ces dernières semaines ont marqué l'agitation seront évitées. Ce sera avec un ensemble spontané que, de partout, surgiront les grévistes. L'esprit de solidarité, qui a pourtant été si merveilleux ce coup-ci, s'affirmera encore davantage,

Et Paris ne marchera plus seul!

La province emboîtera le pas!

Aux quatre coins du patelin, dans les grandes exploitations agricoles, aussi bien que dans les bagnes industriels, les esclaves du Capital se redresseront et deviendront des hommes, au cri émancipateur de: Grève Générale!

Et les plus tafeurs s'emballeront!

Les plus pochetees deviendront conscients!

Les plus foireux s'éveilleront énergiques!

C'est que, en période de fermentation révolutionnaire, les individus se modifient rapidement et radicalement sous l'influence du milieu nouveau et surchauffé: il faut peu de chose pour que, de la gangue des préjugés où roupille un inconscient émerge un zigzag d'attaque.

Ce jour-là, — qu'on peut supposer proche, — les exploiters de tout poil n'auront qu'à donner leur démission de bon gré, afin que, sans trop d'à-coups et de tiraillements, se fasse, par l'expropriation triomphante, le passage de la société capitaliste à la société libre.

Le fiasco des cheminots

Toutes les corporations attendaient le branle des employés de chemins de fer,

Et, va te faire foutre, les cheminots n'ont pas bougé!

Ces bougres-là ressemblent aux ivrognes qui veulent se battre et crient: « Retiens-moi, car je vais lui casser la gueule! »

Depuis des mois, ils faisaient miroiter aux yeux de tous leur menace de grève: ils étaient prêts à marcher; à leur dernier congrès, à la presque unanimité, la Grève Générale avait été décidée et le soin de choisir le moment psychologique avait été laissé au Conseil d'administration.

Celui-ci, trop paperassier et craignant de s'engager à l'aveuglette avait emmanché une sorte de referendum: il avait demandé, il y a trois mois de cela, aux autres corporations, si elles étaient prêtes à marcher.

Ce referendum fit long feu. N'importe, il eut l'avantage de familiariser les syndicats avec la réalisation de la Grève Générale.

Et l'occasion que le syndicat des chemins de fer avait cherché à faire naître s'étant produite il eut à se prononcer: le Conseil d'Administration, fort des décisions du Congrès et après une nouvelle enquête, a proclamé la Grève.

Et ça a été un fiasco!

Guerard, le secrétaire du syndicat, dans la réunion de dimanche, à la salle Chaynes, a tenu à dégager sa responsabilité et a prouvé que s'il y a des jean-foutre, il n'en est pas.

Il a expliqué que pour une grande part l'échec de la grève peut être imputé aux mesures draconniennes prises par la gouvernance: à la seule déclaration de grève, alors qu'il n'y avait aucun

motif plausible, les gares ont été occupées militairement et des perquisitions ont été faites au Syndicat et chez les administrateurs.

Au point de vue strictement légal, tout cela a été monstrueux ! La grève n'était pas encore effective et la gouvernance ne pouvait pas prétendre qu'en occupant les gares elle protégeait la liberté du travail.

Ce déploiement de troupes a suffi pour fiche la trouille aux cheminots.

N'empêche qu'ils sont de rudes fautes-zouches !

Désormais, qu'ils posent leur chique ! Ils n'ont plus le droit de se plaindre, ils ont invité les autres corporations à marcher et, au moment venu, ils ne marchent pas... Zut alors !

Tant qu'ils ne se seront pas réhabilités par l'énergie ils ne seront pas pris au sérieux par les autres turbinateurs.

Guérard a aussi expliqué qu'outre la pression directe des Compagnies sur leurs prolos trouillards il y a eu aussi la pression indirecte des quotidiens : les Compagnies les tiennent tous par des distributions de billets. Aussi, tous, non seulement ont manqué d'impartialité, mais encore, ils ont accueilli avec jubilation les mensonges du ministère de l'Intérieur.

En certains endroits la grève a été effective — et on n'en a rien su !

Ainsi, à Cosne-sur-Loire, les chemins de fer économiques de l'Allier, chef de gare en tête ont fait grève.

De ça, la Petite République, ni aucun autre quotidien n'en a pipé mot.

Guérard espère que le fiasco actuel ne sera pas une déroute définitive et que les cheminots reviendront de leur venette : ils comprendront que les Compagnies sont kif-kif les autres patrons et ne font des concessions que quand on les y force, en leur frottant le poing sous le nez, en guise d'argument majeur.

Le tort des cheminots a été de compter les uns sur les autres : ceux de Paris ont attendu que la province bouge et ceux de province ont espéré le signal de Paris.

Que c'est niguedouillard ! On doit avoir du nerf et de l'initiative et quand on présage que l'heure est propice, il ne faut pas poirotter. Dans des occasions semblables, le poirotage c'est la déroute, la mort !... Chacun doit marcher carrément, sans s'occuper si le voisin suit : ce n'est que de cette façon qu'on peut réussir.

En effet, ce qu'a dit Guérard est simple, — tellement simple qu'il faut être un employé de chemin de fer pour ne pas le comprendre : une supposition qu'à une quinzaine de bons lieux nous nous soyons mis d'accord pour aller dévisser la tour Eiffel... Mais voici le chiendent ! Au dernier moment, nul ne veut partir du pied gauche le premier, chacun tient à ce que ce soit le voisin... Et nous restons ainsi, une patte en l'air, chacun attendant que le voisin pose le pied par terre... Ce pied de grue peut durer quelques siècles.

C'est trou du cul, hein !
Eh bien, les cheminots n'ont pas fait autre chose : si on fouillait dans leurs doigts de pied on y dégoutterait l'envie de suivre le mouvement..., mais nul n'a eu l'audace de commencer !

Or, c'est justement ce qui tue : quand on est convaincu d'une chose on n'a pas à s'occuper de ce que fera tel ou tel, — on n'a qu'à aller de l'avant !

Et, mille marmites, si, tous, — et je ne dis pas ça que pour les uniques cheminots, — si tous nous avions le tempérament de foncer, sans nous occuper si nous sommes suivis, la société bourgeoise serait vivement foutue en capilotade.

L'une des grandes causes de l'échec de la grève des Chemins de fer, c'est cette sacrée nom de dieu de centralisation.

Le syndicat était, en réduction, un petit gouvernement, — non le gouvernement actuel qui est parlementaire, mais le gouvernement des sociaux à la manœuvre, qui serait le gouvernement direct, avec consultation du populé, chaque fois que besoin serait.

Le conseil d'administration prenait l'avis des sections et les exécutait. C'est ce qui a eu lieu !

Qu'était ce Conseil ? Oh, il n'y a pas à le bécoter. À part quelques foireux qui ont tout fait pour que la grève avorte... et qui sont pour quelque chose dans cet avortement, — ce dont, au surplus, les Compagnies leur sauront gré..., si ce n'est déjà fait.

Donc, à part ces quelques foies blancs, les gas du Conseil ont eu du tempérament. C'est des hommes ! Ils ont fait leur possible, — étant donné les circonstances et leur rayon d'action :

Pourtant, la grève a raté !

La faute en est au système, — non aux hommes.

Ce maudit système, c'est le système Etatiste : on centralise tout le bazar dans les pattes de quelques hommes qu'on charge d'agir pour tous... On a confiance en eux et on se repose sur eux, au point qu'on s'imagine n'avoir plus besoin de faire effort, d'agir individuellement.

« Le Conseil opérera !... » rumine un chacun. En fait, le Conseil décrète, — et il en est de ses décrets comme des lois de la gouvernance : ça reste lettre morte !

Ce qu'il eût fallu, dès que l'agitation pour la Grève Générale a pris de l'ampleur, c'est que les sections du Syndicat se proclament elles-mêmes en grève, — sans attendre de mot d'ordre.

À vouloir faire de l'unité contre l'Etat le populé perdra toujours la partie : l'Etat est mieux outillé que nous ; il a téléphones, télégraphes, chemins de fer, larbins de tout poil, etc... Et, malgré ça, il ne réussit pas toujours.

Pourtant, il a réussi l'occupation des gares par la troupe, et les gares ont été occupées avant que soit arrivée aux cheminots la déclaration de grève.

Le syndicat des chemins de fer ayant voulu user des mêmes procédés que la gouvernance s'est trouvé roulé.

C'eût été une autre ritournelle si, sans attendre de mot d'ordre, les sections qui se sont réunies et qui se sont prononcées pour la grève avaient — sans plus tardé — emboîté le pas et fait grève illico.

C'était de la décentralisation, de l'activité et de l'initiative aux quatre coins du patelin et, devant ces multiples foyers d'agitation, l'Etat eût été désarmé.

Comparons : le mouvement engréné par les terrassiers était spontané, imprévu et inorganisé — aussi, il a réussi !

La grève des cheminots était prévue et réglée d'avance, kif-kif un papier de musique — et elle a fait fiasco.

Le premier mouvement était révolutionnaire et autonomiste.

Le second administratif et centralisé.

Mille marmites, j'ai encore une tapée de ruminades à coller sur le papier, mais il n'y a pas mèche — faute de place !

La trifouillée de grèves n'est pas terminée, malgré le fiasco des chemins de fer : il y a encore une tapée de corporations en grève. On en recausera la semaine prochaine.

LES PRINCIPES

J'étais en train de regarder de bons lieux de grévistes occupés à débaucher des ouvriers qui travaillaient encore, quand le type qui se trouvait à côté de moi se met à me dire : « Croyez-vous pas que c'est malheureux. Moi aussi, j'en suis du bâtiment ; mais ce qu'il y a de plus épanté c'est que me voilà en grève malgré moi. Je suis un bon ouvrier dans ma partie. Je touchais plus que le prix de série et je suis obligé de cesser de travailler. Je devrais pourtant être libre de travailler. Mais si je rentrais au chantier il y a des frères qui seraient capables de me casser la gueule. »

« Je ne peux pas dire qu'on aurait tout à fait tort », que je lui fis. Mais son observation m'avait frappé.

C'est une de celles qu'on retrouve le plus souvent : « Je suis bien libre de faire ce que je veux, quand je ne travaille pas je ne force pas les autres à en faire autant, on devrait bien nous fiche la paix, etc. »

Et en vous servant tout chaud des raisonnements pareils, personne n'a l'air de s'apercevoir que ce sont des bourdes grosses comme des maisons.

Une supposition : Je verrai un type en train de travailler. — de travailler à m'asphyxier par exemple. Il aurait beau turbiner comme un petit ange et se démancher comme un beau diable, malgré tout je crois bien que je ne considérerais pas son travail d'un œil très bienveillant. Et quand même il aurait en réserve plus d'éloquence que Jaurès, s'il essayait de me raconter que chacun est libre... et libre de travailler..., qu'il fait son petit fourbi comme tous les gens honnêtes, je suis presque sûr que je lui répondrais en très peu de mots ; mais s'il me disait : « Faut bien que tout le monde vive », je pense bien que je ne lui dirai que quelques lettres.

C'est sûr. La liberté, c'est une belle chose. C'est un principe, — et comme tous les principes : c'est grand ! c'est large ! c'est profond !

Mais il faudrait voir ce qu'il y a dedans.

Le copain qui m'asphyxie en douceur est strictement libre de travailler à cela ; mais je suis tout aussi libre de l'en empêcher. Ou plutôt, je ne suis pas libre du tout. Il faut absolument que je l'en empêche.

À moins que par respect pour sa liberté, je sois assez gourde pour me laisser passer le goût du pain.

L'égalité, ça n'est pas laid non plus. Mais il faut encore s'entendre. De même pour la fraternité et pour tous les principes.

Un principe, ça peut être utile, mais c'est comme un pot, c'est utile, mais c'est creux.

Quelquefois c'est d'autant plus utile que c'est plus creux.

Généralement ça n'a de valeur que par ce qu'il y a dedans..., et il n'y a dedans que ce qu'on y met !

Je peux trouver dans la liberté, la liberté de crever, — je peux aussi y trouver celle de me révolter.

Donc, en général, il vaut mieux prendre toutes choses, — et les principes en particulier, — pour ce qu'ils sont réellement : des fourbis dont il faut user en douce, et être toujours à l'œil, de façon à pouvoir les mettre au rancard s'ils ont pour aboutissant de nous conduire à la crevaillon.

À moins, toutefois, qu'on n'ait des intentions de passer soi-même pour une cruche.

ANARCHOS SANS LE SAVOIR !

À plusieurs reprises j'ai jaspé aux bons lieux de patelins galbeux où, dépêtrés de l'Autorité et du Capitalisme, les populés se coulent douce, sans se faire deux liards de bile.

Ces patelins sont, quasiment, en période anarchote.

Evidemment, ce n'est pas d'une importance transcendante de savoir que, dans une contrée plus ou moins isolée ou ignorée, des bons bougres bouffent, roupillent, turbinent et s'ébattent sans mangements de nez.

Il n'y aurait pas de nids semblables que ça ne serait pas la condamnation des idées anarchotes. Foutre non !

Aussi, n'y faut-il pas attacher une importance mirobolante.

Pourtant, les plus chercheurs de petites bêtes seront bien obligés de convenir que si, dans ces endroits-là, il y a des populations qui vivent à a bonne franquette, sans patrons, sans gouvernants, sans gendarmes, sans lois... et sans autres saloperies, — ça signifie quelque chose.

Dans ces patelins, la misère est inconnue, — n'est-ce pas une riche binaise !

Les chichis qui peuvent survenir entre habitants sont réglés sans qu'interviennent policiers, juges et gardiens de prison, — quoi de plus moral !

Si on se rend un service, c'est sans arrière-pensée ; on ne prête pas une pelle à son voisin avec la clause qu'il vous paiera l'intérêt du prêt et que, par exemple, au bout d'un mois, il devra vous rendre une pelle et un manche de pioche. Non pas ! Celui qui prête une pelle ne calcule pas si loin : il la prête sans arrière-pensée de profit et ça fait le joint !

Aussi, dans ces endroits-là, l'exploitation et le gouvernementalisme sont de sortie.

Sans le savoir, les bons bougres en question sont anarchos, — non des anarchos théoriques, mais des anarchos pratiques et qui s'ignorent.

Comme les types n'ont rien d'exceptionnel dans la citrouille, il y a mèche de supposer que, le jour où nous serons assez marioles pour nous inspirer de ces petits exemples, nous obtiendrons, en grand des résultats galbeux.

Ceci dit, j'emprunte au Temps, le drap de lit du panamitard Hébrard, les tuyaux suivants sur les gas de Saint-Kilda, une île qui perche au nord de l'Angleterre :

À cinquante milles au nord-ouest des Hébrides extérieures se trouve un groupe de quatre îles, Saint-Kilda, Doon, Borrera et Soa, dont les trois dernières ne sont guère que d'énormes rochers, tandis que Saint-Kilda, la plus grande, a une petite baie accessible aux bateaux, et, entre les ro-

chers, une certaine étendue de terrain labourable. Mais quand je dis que la baie est « accessible aux bateaux », ce n'est qu'à un point de vue purement théorique, car, en fait, un vent épouvantable sévit presque constamment sur les côtes de l'île, qui rend l'abordage très difficile pendant les trois mois de l'été et tout à fait impossible le reste de l'année; de telle sorte que, pendant l'été, les habitants de Saint-Kilda sautent pendant l'été, les habitants de Saint-Kilda vivent absolument isolés du reste du monde; et d'ailleurs, même l'été, c'est à peine si de loin en loin un bateau à vapeur réussit à atterrir chez eux. L'Angleterre, dont ils dépendent officiellement, les a pour ainsi dire abandonnés à eux-mêmes. Aucun fonctionnaire ne les importune de ses visites; ils forment proprement une petite république indépendante, et rien n'est curieux comme le tableau de l'heureuse et tranquille vie qu'ils mènent entre les vagues de la côte et le mur des rochers.

Leur république offre ce trait particulier qu'elle est ornée d'une reine. Ils élisent pour reine la plus jolie des jeunes filles et lui gardent ce titre jusqu'au jour de son mariage; mariée, elle redescend à sa place. Mais cette charmante royauté n'empêche pas les habitants de vivre sous un régime des plus démocratiques. Tous les hommes, vieux et jeunes, de l'île s'assemblent, chaque matin, dans la longue rue du village; ils discutent les affaires locales, s'entendent sur la répartition du travail, pour la journée; et, après une demi-heure de délibération ils lèvent la séance, sauf à reprendre le lendemain un débat interrompu. Leur principale occupation est la chasse aux pétrels; ils la font en commun et se partagent, le soir, toute la prise du jour. L'argent, naturellement, leur est tout à fait inconnu; ce sont les « oiseaux » qui leur servent de monnaie, pour tous les échanges qu'ils peuvent avoir à faire.

Les femmes travaillent aux champs, tandis que les hommes s'occupent de la chasse. Elles ont aussi la surveillance du bétail, et on les habitude, dès la jeunesse, à prendre leur part de la chasse en tendant des pièges aux oiseaux de mer. Tous les ans, on conduit un groupe de jeunes filles à l'île Borrera, où on les laisse seules pendant plusieurs semaines, dans une sorte de grotte creusée dans le rocher. Elles y apprennent les mœurs des pétrels dont cette petite île est spécialement remplie. Et quand l'une d'elles tombe malade, un feu allumé sur un rocher prévient les Saints-Kildains, qui arrivent au secours. Ajoutons enfin que ce sont les hommes qui ont la charge des travaux de couture, lingerie, broderie, etc.; ils font les robes de leurs femmes, qui, pendant ce temps, labourent ou jardinent.

Et cette vie se poursuit d'année en année, exactement la même depuis plus de deux siècles. La seule langue employée est le vieux dialecte gaélique, conservé là dans toute sa pureté. Les vieilles modes, également se sont conservées intactes à travers les âges. Les femmes s'habillent de robes surannées, aux couleurs vives, et souvent ornées de bijoux archaïques. Ni pour les procédés de la chasse et de la pêche, ni pour ceux de la navigation, les Saint-Kildains n'ont jamais consenti à rien changer à leurs traditions des siècles passés. Et, tout en accueillant de leur mieux les étrangers qui, l'été, s'avisent de leur faire visite, ils souhaitent au fond de leur cœur que les vagues les retiennent au large de leur île.

Ils n'ont foutre pas tort les Saint-Kildains d'en pincer pour leurs antiques coutumes, — elles valent mieux que les mœurs rapaces et crapuleuses qui tournoient les prétendus civilisés.

Ces mœurs leur procurent paix et bien-être et la reine de pacotille qu'ils s'amuse à nommer a de sacrées ressemblances avec les reines de la Mi-Carême.

En fait, grâce à l'absence de tout agencement gouvernemental les Saint-Kildains sont plus à la hauteur que nous.

Quand donc les imiterons-nous ?

LIQUIDATION

En général les commerçants et les petits bourgeois avec lesquels le peuple est en relation pour travailler et pour manger, voyant leur situation compromise déconseillaient la grève, en disant que c'était une folie de compromettre l'exposition de 1900.

En voilà une bonne blague ! qui ne doit guère toucher les prolétaires, qui est-ce qui a toujours

tiré profit des expositions universelles, si ce ne sont les capitalistes ?

Ne se souvient-on pas qu'après avoir surpris pendant deux ans avant l'exposition de 1889, l'année qui suivit fut une époque d'affreuse misère dans tout le monde des travailleurs au point que l'on vit des familles se suicider faute d'un morceau de pain.

L'été que nous venons de passer, en pleine abondante moisson, des familles ouvrières ouvrières se suicidèrent, préférant mourir d'un coup plutôt que de souffrir chaque jour par la faim.

Et les bourgeois détenteurs de l'or et du blé ont l'air de s'étonner que des terrassiers aient jeté là le manche et la pioche, en disant : Nous en avons assez, il est absurde qu'en travaillant nous n'ayons pas tout ce qu'il nous faut. Et ça étonne aussi ces messieurs que d'autres corporations comme celles de l'ameublement dont la moyenne des salaires n'est pas de quatre francs par jour, aient plaqué leur boulot en pensant que les exploités se retirent millionnaires, tandis que les turbineurs, si on ne les retire pas de la Seine on les flanque en prison, quand ayant les cheveux blancs les patrons ne veulent plus les exploiter.

On ne comprendrait pas qu'à cette situation, inférieure à celle des animaux, les hommes qui sont les rois de la civilisation, disent aux accapareurs des fruits de leurs travaux : C'en est assez, nous prétendons être vos égaux et c'est un changement des conditions économiques qu'il nous faut ! Nous ne travaillons plus pour vous ! Nous voulons qu'en travaillant chacun ait la part qui lui revient du gâteau social.

C'est l'insurrection, c'est la liquidation, c'est la révolution qui mettront fin aux maux. Nous en sommes !

GUÉRINEAU

L'ÉVANGILE DU PATRON

par JULES JOUY

*Honnête ouvrier des fabriques,
Sois toujours humble et toujours bon :
Le travailleur mange des briques ;
Le patron suce du bonbon.
Pour l'aimer, pour le satisfaire,
Redouble d'efforts pressés :
Jamais tu n'en pourras trop faire, (bis.)
Tu n'en feras jamais assez ! (bis.)*

*Pauvre ouvrier en redingote,
Que l'Etat traite en vrai bourreau,
Pour ne pas que l'on te dégote,
Trime pour ton chef de bureau.
Par son travail du ministère,
Le pauvre homme a les reins cassés :
Jamais tu n'en pourras trop faire, (bis.)
Tu n'en feras jamais assez ! (bis.)*

*Toi qui déjeunes sans vaisselle,
Avec du pain noir pour gâteau,
Bon moissonneur, pousse une selle
Dans la plaine ou sur le coteau.
Ton maître y trouve son affaire :
Ses terrains en sont engraisés :
Jamais tu n'en pourras trop faire, (bis.)
Tu n'en feras jamais assez ! (bis.)*

SOLIDARITÉ CAPITALISTE

D'habitude les capitalistes se mangent entre eux; l'esprit de classe n'est pas assez développé pour leur faire sacrifier un bénéfice immédiat, sous prétexte que ça fait du tort à la société bourgeoise.

Aussi, en période calme on trouve des imprimeurs avec assez de difficultés, — mais on en trouve !

Il en va autrement dès qu'il y a de l'effervescence.

Quelques camarades eurent, ces jours derniers, l'intention de publier un quotidien éphémère sous le titre : LA GRÈVE GÉNÉRALE.

De même que pour un civet il faut un lapin, un chat ou un lièvre, pour un journal il faut un

imprimeur et, dans le cas, il fallait un imprimeur ayant des rotatives. Or, de ces gros capitalistes, c'est tout juste s'il en existe une demi-douzaine à Paris, — le tour en est donc vite fait !

Eh bien, pas un n'a voulu imprimer LA GRÈVE GÉNÉRALE !

Les uns ont objecté qu'ils n'avaient pas assez de matériel !... un autre a exigé un prix fantastique....

Bref, il n'y a pas eu mèche de paraître.

Cet échec est une leçon : le moyen de faire quelque chose est d'avoir une imprimerie complète à sa libre disposition. Quelques camarades s'y emploient et si leurs efforts sont couronnés de succès, avant peu on pourra se payer le quotidien attendu.

E. P.

Relents de Coup d'Etat

L'autre soir, un sacré tuyau a circulé dans Paris : une demi-douzaine de généraux préparaient un Coup d'Etat pour samedi.

La mèche étant éventée, les malfaiteurs gaulonnards ont fait leur sainte-nitouche.

Ils auraient pu s'en dispenser : on sait bien que leur métier de sabreurs les prédispose à tous les crimes. Ce n'est pas l'odieuse d'un Coup d'Etat qui les arrêtera, c'est la peur de rater leur coup.

Or, à l'heure actuelle, le peuple n'est guère disposé à se laisser mener par des culottes de peau.

Si les Négrier et autres Zurlinden ont cru ça, c'est parce qu'ils retardent : leur toquante s'est arrêtée en décembre 1851.

Pas moins, que le Coup d'Etat soit possible ou non il ne faut pas s'endormir dans une béate confiance. C'est ce qu'ont fait tous ceux qui ont un brin de tempérament : il en est résulté des réunions et des ententes momentanées, en vue de parer aux coups de crapule mijotés par les généraux en question.

Les socialistes politiques se sont plus particulièrement agglomérés sous l'égide d'un « Comité de Vigilance », tandis que, d'un autre côté, les éléments plus hardiment révolutionnaires se groupaient sous l'étiquette de « Coalition Révolutionnaire ».

Mais, étant donné les circonstances, ces deux modes de groupement ne se font pas d'opposition ; les chichis personnels se sont évanouis et le « Comité de Vigilance » et la « Coalition » marchent de concorde.

— 0 —

La « Coalition Révolutionnaire » faisant appel à toutes les initiatives, lance le manifeste suivant :

Un Coup de force se prépare !

C'est à vous hommes libres, à vous qui êtes résolus à défendre le présent et à sauvegarder l'avenir, à vous tous républicains, démocrates, penseurs libres, socialistes, révolutionnaires, libéraux, que nous nous adressons.

Ecoutez :

CITOYENS,

Les mêmes hommes qui ont voulu étrangler la Justice veulent étrangler la Liberté.

Peu nombreux, mais hardis et prêts à tout, ils ont fondé tous les partis en un seul. Clericaux, royalistes, césariens, antisémites, nationalistes, ils sont les forces déchues du passé en lutte avec les forces émancipatrices de l'avenir.

HOMMES LIBRES,

Si vous laissez passer, si vous laissez faire, demain le parti nationaliste étranglerait la Liberté.

Ce crime ne s'accomplira pas. Dans ce berceau d'humanité affranchie qu'est la France, vous ne tolérerez pas la glorification du gourdin, le triomphe du sabre, la tyrannie du goupillon.

Les nationalistes disent : « Le pays est avec nous. »

Ils mentent !

Le pays, c'est vous, c'est nous, c'est le travail fécond. Ils n'ont pas le pays. Ils en sont les exploités. Leur force, c'est votre inertie.

Républicains, Démocrates, Socialistes, Révolutionnaires, Libéraux ! Il n'est pas question aujourd'hui de marquer le triomphe d'un autre, il

s'agit de défendre le patrimoine commun : la Liberté.

Courrons tous à l'ami le plus proche et tendons lui la main, que toute rivalité de groupes disparaisse; sous le bourgeois comme sous le galetot cherchons le cœur qui bat à l'unisson du nôtre.

Formons une armée compacte de résistance, combinons nos forces pour l'action.

L'heure décisive a sonné. Soyons prêts. Sachons disputer aux bandes réactionnaires et liberticides la rue, la rue glorieuse, la rue des revendications énergiques, la rue des barricades et des résolutions.

ALERTE, CAMARADES !

ALLEMANS, CHARLES ALBERT, PIERRE BERTRAND, ANASTOISE BRIAND, BROUSSOLOUX, CUYOCT, FARRROT, SEBASTIEN FAURE, GIRAUD, JANVION, JOINNY, HENRI LEYRET, CHARLES MALATO, MATHA, OCTAVE MIRBAUD, PELLERIN, ÉMILE POLOET, VALÉRY.

EN BANLIEUE

LE NERF SAUVEUR !

Puteaux. — L'autre lundi, les camarades de chez Partin, une fonderie de la rue de Paris, flancochaient avant d'entrer au bain quand ils virent un maçon qui travaillait en face.

— Eh, le type, t'as donc les loies blanches que tu ne te solidarises pas avec les copains de Paris?

Le faux-frère basouillait quand un autre maçon l'appela et se fout à degueuler que ceux qui travaillent ne sont pas des feignants.

De fil en aiguille la chamaillerie s'envenime et un bon copain, un mouleur, ne parle rien moins que de graisser le cul au maçon... à grands coups de soulier.

Chahut dans la boîte! Et voilà le comptable qui envoie chercher les flics. Deux sergots s'amènent et ils intimement l'ordre au gaz de les suivre.

Le frangin les envoie pondre et les bons bougres de la boîte l'appellent; on en vient à une bataille rangée! Les flicards sont bombardés de motes de sable sec et ils décanillent juste au moment où la provision de motes étant épuisée les coulées de bronze et de fonte allaient être utilisées.

Mais foutre, la flicaille ne se retira pas définitivement: on télégraphia aux dragons qui s'amènèrent à quatre heures du soir. Le copain qu'ils voulaient poisser n'était pas là — force leur fut d'attendre au lendemain.

Le mardi matin on cernait la boîte, seulement, le copain maricole ramassa ses clous, se fit régler par le patron huit jours d'avance et, avant de se tirer des pieds, il alla relancer le salopaud qui avait réquisitionné les sergots et lui dit :

« Vous allez me conduire hors des pattes des roussins, car je vous considère comme responsables de ma personne... Sinon, ça va chier!... »

Et ce fut fait! Le copain fut conduit en douceur hors de la ligne du siège.

Voilà qui prouve qu'avec de l'énergie, de la solidarité et de l'initiative la pestaille n'est pas à craindre; si les bons bougres n'avaient pas pris fait et cause pour leur camarade et n'avaient pas tenu tête aux flics, le gaz serait maintenant à la Tour, sous l'accusation d'excitation à la grève;

D'autre part, si, le lendemain, le copain avait eu la trouille et ne s'était pas fait respecter, la légumerie du bain l'aurait remis aux autorités.

Conclusion: jamais on n'aura trop de nerf, d'initiative et de solidarité!

OCCASION DE SABOTTER !

Saint-Denis. — Tous les patrons sont des charognes; mais, dans le tas, il en est qui dépassent la toise et sont pires encore.

A preuve ce qui s'est passé la semaine dernière à la Compagnie Générale de Construction :

Un millier de prolos triment à ce bain et y sont exploités dans les grands prix: ils sont sous la coupe des marchands — c'est tout dire.

Comme le vent était à la Grève générale, un riche fleu qui est bureaucrate à la boîte se décar cassa pour ficher les turbineurs en ébullition; quis, vu leur froideur, il se rabattit sur un autre truc :

— Puisqu'ils ne veulent pas se foutre en grève,

ils ne refuseront pas d'aider les grévistes. Le samedi soir, jour de la banque, il se colla à la lourde, tendit son capel et battit le rappel des gros sous. Il tomba une quarantaine de balles que le copain s'empressa de remettre au comité de la grève.

Les gros tonneaux du bain furent avisés par les moucheards qui opèrent sous les ordres d'un ancien pendore, de l'initiative du cantaro et, sans plus, ils lui foutirent son compte.

Le gas cavala illico chez un imprimeur et fit confectionner des affiches galbeuses, racontant la vacherie dont il était victime et les placarda aux portes des différentes usines du patelin.

Ça fit de l'effet, nom de dieu!

Et, les bons bougres, savez-vous bien que si, chaque fois que les singes se paient une salopie on la trompait carrément, ça les amadouerait un brin.

A l'heure qu'il est les matadors de la Compagnie Générale sont exécrés plus qu'ils n'étaient. Si seulement cette haine pouvait ne pas rester platonique: une tournée de sabotage ferait bien dans le tableau, afin de faire payer aux patrons par une recrudescence de coulage et de gaspillage, le renvoi du bon fleu.

Babillarde d'un Employé de Chemin de Fer

Paris, ce 18 octobre 98.

Mon vieux Peinard,

Tu parleras des grèves; aussi, sans m'étendre, je voudrais te donner quelques explications sur les procédés employés par les Compagnies. Etant au Nord, je ne te parlerai que du Nord, — mais toutes les Compagnies ont dû user des mêmes procédés.

Vendredi matin, jour de la déclaration de grève, avant la rentrée de 7 heures, les griffe-lons étaient déjà là, l'arme au pied.

Tous les grands chefs étaient là aussi. Au dernier coup de cloche ils se sont informés des absents et on les a saqué séance tenante. A la grève de juillet 1891, ce fut un peu moins brutal: chaque gréviste reçut une lettre l'informant qu'à telle date — sauf rentrée — il serait porté démissionnaire. Cette fois, les coupes sombres ont été faites dès la première heure.

Mais, si on n'a pas eu le moindre égard pour les camarades révoqués, en revanche on en a eu diablement pour les trouffions du 36. La Compagnie les a choyés: dès le vendredi elle leur a fait allumer du feu par des manoeuvres. Puis, on leur a collé un wagon de seconde pour faire la sieste.

Le vendredi et jours suivants le restaurant Courvoisier, rue Boinod, fournissait la croustille; en outre on leur a fait distribuer du café plusieurs fois par jour. Sans compter qu'on leur a collé des lits à sommier....

Qui va payer ça ?

C'est nous! Pour rattraper cette galette la Compagnie n'est pas empêtrée: elle diminuera les augmentations.... Donc, au total, c'est nous qui paierons les frais!

Pour en revenir à la grève, il n'y a rien de fait! Les employés ont été des lâches, — c'est la stricte vérité! Mais, ce qui est passé est passé! Préparons l'avenir et tâchons d'être plus courageux et plus intelligents, — c'est ce que je souhaite en terminant ma babillarde.

Je te la serre,

Un de la traction.

Sous l'œil de la Gendarmerie

Eu, le 17/10 98.

Les habitants de la ville d'Eu ont vu dimanche, avec une profonde satisfaction, la vente du PÈRE PEINARD effectuée sous la protection de la gendarmerie.

En effet, je fus accompagné pendant toute la journée par une escorte.

Le public riait. La vente n'en souffrit pas, au contraire.

Je manquais de journaux vers le soir. Aussi le lundi matin, je fus obligé de recommencer pour servir tous les clients.

J'allai, tout d'abord, près de la caserne de

gendarmerie, afin qu'on me donne le planton auquel, parait-il, j'ai droit.

Aux fenêtres, je vis les têtes souriantes des gendarmes et de leur famille — mais l'escorte ne vint point. Je dus me passer d'elle.

J'en fus tout contrarié, sur ma parole, je m'y habituais.

Qui m'a causé l'honneur d'avoir un soldat d'élite comme planton ?

Voici la raison probable :

Les commissaires de police et commandants de gendarmerie ont reçu l'ordre « de surveiller les révolutionnaires qui auraient pu entraîner les ouvriers à la grève générale ».

Surveiller, quel mot élastique!

A Eu, on comprit que je devais être accompagné lorsque je vendais le Père Peinard. Les ordres donnés sont quelquefois exécutés avec plus de zèle que d'intelligence.

De tout ceci, il résulte :

1° Que la vente du Père Peinard n'est point interdite puisque la gendarmerie y assiste bénévolement.

2° Qu'étant étroitement surveillé par la police, il ne faut pas que je sois aussi dangereux pour mes concitoyens que le prétend le Messaouza Et-vois car, depuis deux ans, aucune contravention n'a été relevée contre moi.

A propos du sire d'Hocquelas, disons en passant, que ses dénominations calomnieuses tendent à démontrer que les Eudois ont horreur du Père Peinard et de son vendeur.

Ce jugement est légitime.

Cependant, je dois l'avouer, lorsque je crie :

Demander le Père Peinard.

Il arrive souvent que les enfants répètent en ajoutant :

Il a vendu sa femme pour un pétard.

Or, comme sur les pas d'Hocquelas ne s'élève aucune clameur de ce genre, le gaillard en conclut qu'il jouit d'une grande popularité et d'une excellente réputation.

Allons, sire d'Hocquelas, je vous prie, ne dites point de bêtises, vous savez bien que si la parole est d'argent, le silence est d'or.

GURDAY,

Vendeur du Père Peinard.

DEMANDEZ PARTOUT

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

Prix : CINQ RONDS



Breton, Bignon et poisson !

Le Tréport. — C'est Bignon qui a sauvé les matelots en grève.

C'est entendu !

Aussi quelques pantoufflards ont-ils eu la gloire de lui offrir un bouquet de fleurs.

A bientôt le tour des armateurs Lameille et Criquelion.

Camaros pêcheurs, mêlez-vous des politiciens! Ne laissez pas ces animaux fiche leur sale nez dans vos petites affaires — vous vous en trouverez bien.

Les canaris à Laborde-Noguez pleurent comme des veaux qui ont perdu leur vache parce que le bouffe-galette Breton n'est pas venu mettre son grain de sel dans la grève.

Ah, zut alors! Avec deux politiciers au lieu d'un — y avait pas d'erreur: mes pauvres frangins, vous auriez carrément perdu vos brous!

Tous ces racontars sont de la politique: Bignon ayant été envoyé aux pelotes par les vôtards sénatoriaux change son fusil d'épaule et, dès aujourd'hui, il travaille pour, dans quatre ans, chiper le siège à Breton.

V'la tout!

Charles Bignon

Abbeville. — Dans la région, tout le monde

sait que la maison Bignon est l'adversaire implacable de la maison d'Orléans... C'est Paul qui l'a dit !

Charles ne parle pas, lui, il agit. C'est une « maison régnante » la maison Bignon — faut pas s'y tromper !

Paul est maire d'Eu et Charles d'Abbeville. Dernièrement, lors de la distribution des prix aux élèves des écoles municipales, la *Loge maçonnique d'Abbeville* donna six livrets de caisse d'épargne de cinq francs pour être remis à un élève de chacune des six écoles laïques.

Charles Bignon — qui n'est pas jésuite et pas orléaniste — en eut la chair de poule. Il fit un fouan du diable, parla de donner sa démission et ne voulut pas qu'on colle sur le palmarès l'étiquette : *Don des francs-maçons*.

Un jésuite de la bande trouva un biais. On écrivit : *Donné par des amis de l'instruction*.

Les livrets sur lesquels la Loge avait posé la pataraphe de Satan furent mis sous enveloppe cachetée et envoyés par la poste aux gosses bénéficiaires, afin que le moins de personnes possibles put contempler la diabolique inscription.

C'est idiot ! Mais, tout de même, combien ça prouve que la Laïque n'est laïque que pour la frime.

Dam, c'est les richards qui tiennent toujours la queue de la poêle et ce qu'ils veulent c'est de la chair à travail bien soumise — aussi ne se privent-ils pas d'abrutir nos gosses !

Pour ce qui est de Charles Bignon, après ce que je viens de jaspiner, si quelqu'un ne croit pas que ce birbe est républicain et anticlérical, nom de dieu, il y aura de la mauvaise volonté !

Fricton efficace !

Auxerre. — Un prolo tapissier ayant été engueulé par sa chipie de patronne la moucha en lui répliquant :

— Comment ? Je te gagne ton pain, ton luxe et tu te permets de m'engueuler... Sale garce !... Ces vérités ne furent pas du goût de la poufiasse. Vlan ! Une giroflée à cinq feuilles tomba sur le gmass du prolo.

Le gas n'était pas d'effe à se laisser faire : il empoigna la patronne et après l'avoir tarabustée un brin s'amusa à lui faire pardonner à genoux, devant tous les turbineurs présents, qui rigouillaient ferme, de toutes les misères qu'elle a fait endurer à eux et à qualité d'autres.

— Et maintenant, ajouta le gas, si vous ne vous amendez pas, si vous continuez à être chipie et hargneuse avec vos ouvriers, vous recevrez une fessée faramineuse qui fera époque dans votre vie d'exploiteuse.

La leçon sera-t-elle efficace ?

Peut-être bien ! Ayant constaté qu'elle a à faire à des hommes et non à des fausses-couches, cette crampon s'efforcera d'être moins canulante — non par bonté d'âme mais par trac.

Pour les singes, le trac de leurs prolos est le commencement de la sagesse.

Canuleries policières

Lille. — La pestaille qui, pendant les grandes chaleurs, avait l'air de sommeiller se réveille avec la venue de la mauvaise saison et — pour se réchauffer — canule le vendeur des journaux anarchos.

Un soir de l'autre semaine, un policier lui réclama sa déclaration de colportage et, sous prétexte qu'il ne faisait pas assez clair pour l'examiner dans la rue, le conduisit au poste.

Le copain s'y rendit — tout en continuant à gueuler ses canards. Une fois-là, les policiers durent le relâcher : la déclaration était régulière.

Donc, les policiers avaient usé d'arbitraire : ils étaient répréhensibles !

Ils auraient fait pareil à un vendeur d'un journal cafard qu'on leur aurait tapé sur les doigts.

Mais, voici bien d'une autre ! Ces maudits roussins se sont avisés de dresser procès-verbal au copain, parce qu'il n'a pas montré sa déclaration assez vite.

C'est du culot, nom pe dieu !

Par exemple, si ces bourriques s'imaginent qu'ils vont museler le vendeur avec leurs manigances arbitraires, ils se fichent le doigt dans le croupion. Le gas sait qu'il a le droit de vendre le PÈRE PEINARD et les autres canards anarchos ; il sait qu'il a le droit de les gueuler — pourvu qu'il ait sa déclaration en poche.

Et il ne se laissera pas intimider !



Suisse. — Il y a une telle foultitude d'événements qui méritent intérêt que le caneton ne suffit pas à les narrer tous.

Ainsi, l'autre semaine, je n'ai pu jaspiner des procès qui se sont dévidés à Genève, — épilogue de la tentative de Grève Générale d'il y a deux mois.

Un bon sieu, Nin, d'origine espagnole, fut arrêté pour avoir répondu aux provocations des gendarmes qui chargeaient les grévistes par un coup de revolver. La balle ne fit qu'égratigner le cuir d'un pandore. Il n'y avait donc pas de quoi fouetter un chat.

Les marchands d'injustice en ont décidé autrement : ils ont collé à Nin six ans de réclusion.

Et de deux : le camarade Bérard a ramassé trois ans de réclusion et huit ans de privations de ses droits civiques. Bondieu, si on avait triplé cette fameuse « privation » et réduit la réclusion à zéro, le gas n'eût pas protesté.

Les bons bougres se souviennent : Bérard avait tiré, sans blesser personne, sur des rousins venus, au milieu de la nuit, le cambrioler dans sa case.

En Suisse, comme en France, on ne peut arrêter un individu qu'entre le lever et le coucher du soleil. L'avocat bêcheur a dégotté un joint jésuitard pour excuser la violation de la loi dont fut victime Bérard :

« Cette sale garce de loi, a-t-il bavé, ne permet d'arrêter la nuit que dans les cas de flagrant délit. Or, Bérard était en flagrant délit continué puisque la rumeur publique, représentée en l'espèce par un roussin le désignait comme le principal agitateur. »

Les jurés ne demandaient qu'à se laisser convaincre et ils ont salé Bérard.

Espagne. — De Barcelone arrive une nouvelle qui prouve que le populo espagnol a encore du sang dans les veines et que si l'occase s'en présente il saura, un de ces quatre matins, se dépeêtrer du régime infernal que ses dirigeants lui imposent.

Ramon Sempau qui était poursuivi pour avoir dans la nuit du 3 au 4 septembre de l'an dernier, essayé d'escofier, à coups de revolver, l'inquisiteur Portas, a été acquitté par le jury civil.

C'est un désaveu de l'Inquisition !

Malheureusement, cet acquittement ne suffira pas à rendre la liberté à Ramon Sempau : il était déjà condamné pour des manifestes aux soldats et il va continuer à moisir dans les bagnes espagnols.

D'Egypte arrive la nouvelle d'un complot manigancé contre Guillaume-le-Teigneux. Ce monarque s'est fourré dans le ciboulot d'aller vadrouiller en Palestine, dans les patelins où Jésus-Christ fit ses frasques.

Or donc, il paraîtrait qu'à Alexandrie on a fichu le grappin sur une dizaine d'anarchos italiens parce qu'on a trouvé deux bombes chez l'un d'eux et, comme la rousse a l'imagination fertile, elle a conclu illico que ces bombes étaient destinées à Guillaume-le-Teigneux.

Il ne faut pas trop prendre au sérieux les tuyaux venus de ces patelins orientaux.

A beau mentir qui vient de loin !

Peut-être ce complot est-il de la même farine que celui inventé il y a deux ans par la police anglaise, à la veille du voyage du tsar : le Puybaraud de Londres, Melville, fit arrêter des Irlandais en France et en Hollande et, au bout de quelques mois, on apprit que Melville avait inventé le complot de toutes pièces, qu'il n'y avait rien ! rien !

Actuellement, la gouvernasse italienne a convoqué les autres gouvernements à une conférence pour prendre des mesures internationales contre les anarchos. Ne peut-on pas supposer que la pestaille a télégraphié avec des détails complets un imaginaire complot, dans l'espoir d'activer la réunion de cette garce de conférence, qui d'ailleurs n'aboutira à rien !

VERS LA RÉVOLTE

(13) PAR HENRI RAINALDY

Le lundi, Nioche n'alla pas travailler. Il se mit en tenue de corvée et s'en fut au corps de garde : « Sergent, emboitez moi, j'ai huit jours par le trésorier », dit-il. Après une explication longue et embrouillée, le sergent, paterne, renvoya le poivrot dans sa chambre. Mais, le soir, vers cinq heures, Nioche parvint à sortir du quartier. Directement, il se rendit au café des officiers où il savait trouver le trésorier. En effet, celui-ci jouait à la manille avec le lieutenant des équipages et l'aide-major. Nioche s'approcha d'eux, salua militairement et, tapant familièrement sur l'épaule de son chef qui lui tournait le dos : « Mon lieutenant, je viens vous chercher pour que vous me conduisiez à la salle de police, le sergent de garde ne veut pas m'emboîter ; il dit que vous ne m'avez pas puni et je tiens à faire ma punition. »

Cette fois, Nioche fut mis en prison. Il y coucha trois nuits ; la quatrième on s'aperçut de sa disparition. Il s'était évadé par les cabinets d'aisances et, le lendemain, à l'heure du rapport, le commandant reçut par la poste une carte ainsi libellée :

NIOCHE

ANCIEN CHASSEUR ALPIN

Futur président d'une République Sud Américaine, reviendra prochainement en France et se fera un véritable plaisir de recevoir en audience particulière son ancien chef de bataillon, auquel il racontera par le menu ses voyages à travers les océans et les mers et qu'il nommera même Grand Cordon Jaune de l'ordre des « Coucoucs ».

Nioche s'était tout simplement embarqué, dès l'aube, sur un voilier vénitien, à destination de Gênes et au delà...

IX

Delcros, par ordre du commandant, était rentré dans son ancienne compagnie. Sur le point de terminer son congé, il avait été obligé de quitter la vie relativement paisible des fricoteurs, cette sorte d'existence heureuse d'infime bourgeois de caserne croupissant dans une oisiveté bête, pour reprendre la rude et brutale existence du soldat actif avec toutefois pour lui cette différence, cette aggravation, qu'il devait porter sur l'échine l'insupportable fardeau de la haine et de la jalousie de son ex-adjutant de compagnie : M. Foque, sous la domination directe duquel il retombait.

Il redoutait un malheur ; sachant la facilité qu'ont les chefs de punir, il n'ignorait pas combien il était commode à Foque de le trouver en défaut, de l'exciter au point suprême et de le pousser aux pires extrémités, celles que n'absolvent jamais les codes militaires.

Il avait été reçu par le capitaine et les officiers avec des sermons qui s'éternisaient, et des avertissements de *se tenir à l'ail*. L'adjutant l'avait escorté jusque dans la chambrée en se frottant les mains de satisfaction et en riant grossièrement pendant que ses yeux roulaient dans les orbites, rapides, comme des billes de billard.

Il passa la revue des effets de Pierre et les trouva extrêmement sales.

— On voit que ça vient de la section. Va falloir changer de système ici, mon garçon, hein ?

Puis, il le regarda les plier, construire son paquetage sur la planche et, trouvant ce paquetage mal fait, « pas carré », il ordonna au caporal de chambrée de le « foutre par terre ».

Quatre fois de suite, Delcros recommença, patiemment, sans dire un mot, décidé qu'il était à tout endurer, plutôt que de s'exposer à une punition quelconque.

La cinquième fois, son paquetage étant moins bien réussi que les quatre premières, l'adjutant se décida enfin à le trouver suffisamment rectiligne.

— Vous voyez que vous faites comme les autres quand vous voulez, hein ?

Il partit comme il était venu, en se frottant les mains de satisfaction.

(La suite au prochain numéro.)

Attention, les bons bougres !

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PERE PEINARD

pour l'année crétine 1899

Au 107 calendrier révolutionnaire

Kif-kif les années précédentes, l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD sera bath aux pommes: sa couverture s'illuminera d'un chic dessin en couleurs et il sera farci d'illustrations galbeuses et bourré de flambeaux aux petits oignons.

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion tous les lundis soir, salle Chapron, 13, rue des Plantes. Causeries par des camarades.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux;) affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondances, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 42, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 86 bis, rue de Paris.

— Afin de régulariser la vente des journaux anarchistes les camarades sont priés de se fournir au dépôt central, 67, rue de la République et chez Verrier, rue de Paris. Ils trouveront également les brochures au groupe le samedi.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

Province

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Terminus, à droite de la gare.

AMIENS. — Vu la nécessité de propager toujours et quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

LE HAVRE. — Le "Père Peinard" est crié par Barrey, 10, rue Chilou et en vente dans tous les kiosques.

TAKARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

REIMS. — Faubourg de Laon: réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Urgence.

ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gillès, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines! se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

BOURG-DE-PEAGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris. — Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

— Beaura, 20, rue Ramonot, crie tous les journaux anarchistes.

NIMES. — Les Rénovateurs Libertaires ont inauguré leur nouveau local samedi dernier, par une étude sur les Droits de l'Homme et la Justice militaire.

Samedi 22, ils se proposent d'étudier l'Autorité et la Sécurité individuelle, café Ginier, boul. Gambetta, 78.

Extérieur

LIGON. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schlabach, 85, quai d'Orléans.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

M. Avignon. — J. Lons le Saulnier. — N. Alger. — C. Chambéry. — R. Bézenet. — E. Montpellier. — G. Brives. — G. Arles. — B. Agen. — C. St Nazaire. — C. Saumur. — B. La Salle. — D. Romans. — V. Combe. — L. Orléans. — R. Roanne. — P. (par C.) Grenoble. — B. Sedan. — W. Genève. — P. Breuille. — C. Toulon. — M. Morez. — M. Troyes. — T. Tenez. — B. Macon. — B. Brest. — C. Nice. — Mine D. Montluçon. — P. St Etienne. — O. Toulon. — B. Reims. — T. Bourgoin. — E. Tunis. — P. Combré. — A. Niort. — L. Roubaix. — G. Amiens. — A. Trélazé. — J. Chalon s. Saône. — Reçu règlements, merci.

Dimanche 23 Octobre 1898, à 2 heures

Grand Meeting

SALLE CHAYNE, 12, RUE D'ALLEMAGNE

Organisée par la

Coalition Révolutionnaire

Ordre du jour: *La Liberté en péril.*

Orateurs: Allemane, Pierre Bertrand, Briand, Brousseau, Civoct, Fabérot, Sébastien Faure, Girault, Janvion, Malato, Joindy, Valéry.

Entrée: 0 fr. 30 pour les frais

CHANSONS ILLUSTRÉES, av. musique. DEUX RONDS chaque

1. LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS.
2. LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrypt, musique de Mévisto.
3. JE N'AIME PAS LES SERGOTS.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0,25; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi). L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0,50, franco 0,60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0,05, dix ex. 0,35.

GUELLES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luze, préface de Charles Albert, 2 fr.; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochés, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, broché, 5 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées: Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIP-KIP BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0,10, franco les deux 0,25.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDRONS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1,50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELCSOS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant: L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris



LE PROPRIÉTAIRE. — Qu'ont donc ces ouvriers pour faire grève quand le travail abonde ?

L'ENTREPRENEUR. — M'en parlez pas, ils se croient nos égaux.